

Format de citation

Rygiel, Philippe : recension de : John P. Bowes, *Exiles and pioneers. Eastern Indians in the Trans-Mississippi West*, Cambridge : Cambridge University Press, 2007, dans : *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2011, 2.1 - Mobilités, p. 553-555, DOI: 10.15463/rec.1189735898, téléchargé depuis Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

rivalité entre les propriétaires et les autorités locales, de francophobie exacerbée par la guerre entre la France et l'Angleterre, surtout entre 1695 et 1697, de divisions également entre les Français. Ils obtiennent finalement une très large naturalisation en 1691, annulée dès l'année suivante, puis deux lois de naturalisation en 1697 et 1704, qui ne leur donnent pas le droit d'éligibilité.

Un dernier chapitre étudie l'insertion sociale de ces huguenots. Le rêve initial de développer la vigne, les oliveraies et la soierie se dissipe assez rapidement et les immigrés, puis leurs enfants, cherchent surtout à acquérir des terres pour élever du bétail et se lancer dans diverses cultures, avant, dans les années 1710, de privilégier la culture du riz. Pour cela, ils utilisent des esclaves comme main-d'œuvre, sans état d'âme particulier. Certains s'installent en ville, travaillent comme artisans ou se lancent dans le commerce, et Charleston est rapidement marquée par la culture française ; en revanche, les projets de fonder une ville huguenote échouent. Au total, les huguenots réussissent plutôt bien dans ces activités économiques, comme le souligne l'expression « riche comme un huguenot », sans doute parce qu'ils n'étaient pas pauvres en arrivant en Caroline, qu'ils sont arrivés quand l'économie nord-américaine se développait, et parce qu'il n'y avait pour eux pas d'autre perspective que de réussir, le retour en France leur étant interdit.

Avec cet ouvrage, B. Van Ruymbeke apporte une contribution majeure aussi bien à l'étude du Refuge huguenot qu'à celle de l'implantation européenne en Amérique du Nord. L'objet limité de la recherche (quelques centaines de personnes, sur deux générations) permet une analyse très précise des motivations, des stratégies et des pratiques politiques, économiques et religieuses de l'enracinement des immigrés dans la colonie. En contrepartie, on est quelquefois dubitatif face à des pourcentages élaborés à partir de chiffres très faibles, et on peut toujours se demander dans quelle mesure ce groupe est représentatif de mouvements migratoires plus amples. B. Van Ruymbeke en est cependant conscient, et veille à mettre en rapport ses résultats avec ceux donnés naguère par J. Butler.

YVES KRUMENACKER

1 - Amy E. FRIEDLANDER, « Carolina Huguenots: A study in cultural pluralism in the Low Country, 1679-1768 », Ph. D., Emory University, 1979 ; Jon BUTLER, *The Huguenots in America: A refugee people in New World society*, Cambridge, Harvard University Press, 1983.

John P. Bowes

Exiles and pioneers: Eastern Indians in the Trans-Mississippi West

Cambridge, Cambridge University Press, 2007, XIV-272 p.

Ce volume offre au lecteur l'histoire de plusieurs tribus indiennes – les Delaware, les Potawatomi, les Shawnee et les Wyandot – implantées à la fin du XVIII^e siècle dans le Nord-Est des États-Unis et des conditions de leur installation durant la première moitié du XIX^e siècle sur les terres du futur État du Kansas, jusqu'à la dissolution, dans les années 1860, des sociétés indiennes reconstituées dans cette zone. L'ouvrage rend compte d'une étude monographique consacrée à un thème qui a déjà fait l'objet de nombreux travaux et ne prétend nullement être une synthèse. D'autres tribus sont, au début du XIX^e siècle, contraintes de se déplacer vers l'ouest sous la poussée des Euro-Américains et le Kansas n'est pas leur seule destination.

L'originalité du livre, déjà considéré comme une référence, est double. John Bowes incorpore d'une part en une même trame les temps antérieurs à la grande migration d'est en ouest et l'histoire de la reconstitution d'une société indienne dans les plaines de l'Ouest, postulant une continuité entre les deux moments, alors que la plupart des auteurs font de la grande migration le point de départ ou l'aboutissement de leur récit. Par sa posture d'autre part, il s'inscrit dans un contexte historiographique dont nous retrouvons des traces dans la plupart des secteurs de l'histoire sociale, qui insiste sur les marges de manœuvres, les choix des individus et des groupes même les plus dominés, tout en insistant sur la diversité des conduites et des stratégies individuelles ou familiales au sein de populations souvent implicitement considérées comme des entités homogènes par les générations précédentes. Ces deux traits tendent à rapprocher ce volume de nombreux

textes récents évoquant l'histoire de populations migrantes, et laissent parfois au lecteur – l'importance accordée au fonctionnement des réseaux de parentés jouant dans le même sens – l'impression qu'il découvre l'histoire d'un groupe migrant ordinaire, ou du moins analysé au moyen d'outils fréquemment employés aujourd'hui par les historiens spécialistes de ces questions, parenté que d'ailleurs l'auteur assume, écrivant que les Amérindiens établis dans l'Ouest firent face à des défis similaires à ceux relevés par les migrants européens et américains établis sur la frontière.

De fait, l'auteur parvient à montrer que les départs forcés des années 1830 sont précédés, dès la fin du XVIII^e siècle, de mouvements spontanés et de l'établissement le long du Mississippi de groupes plus ou moins nombreux dont les membres ont été attirés par la possibilité de retrouver les conditions d'une existence autonome ou, pour certains, par les opportunités économiques offertes sur ce front pionnier par le commerce de la fourrure ou la possibilité de servir d'auxiliaires aux troupes euro-américaines. Dès le début du XIX^e siècle, de véritables chaînes migratoires sont en place et les échanges entre les populations indiennes installées le long du Mississippi sont intenses. Il semble ainsi, aux dires de l'auteur, que certains au sein des populations indiennes voient en les déplacements forcés des années 1830 l'occasion de reconstituer sur des territoires déjà connus un monde indien autonome, préservé des incursions incessantes des colons.

Celui-ci ne pourra pas cependant être la reproduction des sociétés indiennes d'avant le premier contact. L'une des principales originalités de l'ouvrage est de montrer que ces migrations s'accompagnent d'une diversification socio-économique des sociétés indiennes ; il révèle aussi les stratégies politiques des différents groupes confrontés à l'avancée de la colonisation euro-américaine et les équilibres politiques en leur sein, ces deux processus étant d'ailleurs liés. Si certains en effet tirent parti de l'avancée vers l'ouest des colons en offrant leurs services ou en fournissant des biens destinés au marché national en voie de constitution, d'autres sont confrontés à la difficulté grandissante à assurer leur subsistance dans le cadre d'une économie de la chasse et

de la cueillette. De même, si les dirigeants Wyandot décident en 1855 de renoncer au statut tribal en échange de la citoyenneté américaine et d'un partage des terres tribales permettant d'obtenir la propriété individuelle de celles-ci, certains des membres de la tribu refusent cet arrangement et s'enfoncent plus profondément dans ce qu'il reste de territoire indien à cette date. Les tribus se révèlent alors être des organismes socialement et politiquement différenciés dont les contours sont en permanence redéfinis et dont les membres cherchent, individuellement autant que collectivement, à mettre au point les stratégies les plus adaptées à leurs fins, « espérant, par leurs choix, assurer un futur à leurs peuples » (p. 258).

Le choix de cette posture, qu'inspire le louable souci de rendre aux membres des groupes dominés et souvent migrants leur dignité d'acteur social et historique, tout en incorporant leur expérience au récit national, produit donc ici ses effets habituels. Stimulant, parce qu'il donne plus de complexité à des récits connus en montrant ce qu'ont de divers et de fluide des entités autrefois tenues pour stables et homogènes, et à quel point les rapports entre groupes dominants et groupes dominés ne sont pas faits seulement de conflits mais aussi d'accommodements et de négociations, il conduit souvent, en un même mouvement, à minimiser le poids des contraintes et la réalité des rapports de force ainsi que, en ce cas, la spécificité, que cela détermine, du groupe étudié.

Les tribus indiennes et leurs membres pouvaient certes contester les politiques fédérales, dont les traductions sur le terrain apparaissent, à suivre l'auteur, longtemps modestes, les ignorer ou les contourner parfois, nouer des alliances temporaires avec des acteurs locaux, ou tenter d'en appeler contre ceux-ci au pouvoir fédéral, voire solliciter l'intervention de celui-ci dans les conflits internes aux tribus. De même, l'installation sur un nouveau territoire en fait paradoxalement des pionniers de l'avancée euro-américaine et suppose des ajustements des pratiques qui ne sont pas sans évoquer l'expérience d'autres migrants. Il n'empêche que débats et réflexions prenaient souvent place à l'ombre des fusils ou à tout le moins sous la pression directe des colons et

des représentants des autorités locales et que le contexte de la seconde moitié du siècle ne laisse à la plupart le choix qu'entre une assimilation individuelle incertaine à une Amérique n'offrant guère d'espace aux membres des minorités racialisées et la fidélité à une organisation tribale qui condamnait à terme au massacre ou au parage sur des territoires exigus n'offrant plus les conditions matérielles de la persistance en tant qu'entité autonome, ni même parfois de la simple subsistance.

À cette remarque, qui n'est pas de détail, le lecteur peu familier des débats historiographiques des spécialistes d'histoire américaine ajoutera que s'il est clair que J. Bowes entend entretenir un dialogue serré avec un certain nombre d'auteurs et, ce qu'il affirme à plusieurs reprises, prendre part à la réécriture du récit national, montrant en particulier que l'expérience indienne ne se comprend qu'en référence aux grandes scissions de celui-ci, le caractère quelque peu allusif de certains passages laisse aux seuls initiés le soin de décider du succès de cette partie de son entreprise.

PHILIPPE RYGIEL

Raymond L. Cohn

Mass migration under sail: European immigration to the antebellum United States
New York, Cambridge University Press,
2009, 254 p.

Raymond Cohn, professeur d'économie à l'Illinois State University, attire une fois de plus l'attention des historiens sur les migrations transatlantiques entre l'Europe et les États-Unis au XIX^e siècle. Entre 1815 et 1860, plus de cinq millions de personnes émigrèrent depuis le vieux continent vers le nouveau et R. Cohn s'efforce de mesurer les causes et les effets économiques de cette immigration, tout en se démarquant de l'hypothèse selon laquelle elle dépendrait avant tout de facteurs économiques. Cette étude n'est cependant pas une comparaison entre motifs économiques et autres facteurs migratoires de nature politique, ethnique ou religieuse, elle se contente d'exposer les aspects économiques de cette première phase de migration de masse du XIX^e siècle.

R. Cohn ouvre son analyse par une cartographie des principales tendances démographiques dans les trois pays d'où proviennent la majorité des immigrants avant la guerre civile : l'Allemagne, l'Irlande et la Grande-Bretagne. Sa contribution la plus novatrice est de définir les années 1830 comme la principale décennie de transition vers la migration de masse, alors que la plupart des études s'accordent à dire que celle-ci s'est produite dans les années 1840. À cette époque, la famine de la pomme de terre et les désastres qui l'accompagnèrent firent monter le taux annuel de migration au-dessus de la barre des 100 000, mais dans les années 1830 le taux avait augmenté de 20 000 à 50 000 par an.

L'élément le plus convaincant de son argumentation porte sur l'évolution du niveau de compétences professionnelles des immigrants. Avant 1830, les immigrants étaient dans l'ensemble plus qualifiés que la population née en Amérique. Les artisans étaient attirés vers le Nouveau Monde par le fort besoin que l'on y avait de leurs compétences. Les Allemands notamment étaient les plus qualifiés, les plus riches et ceux qui possédaient les familles les plus nombreuses, ce qui leur permit de migrer plus loin vers l'ouest, d'acheter des terres à bas prix et de grimper l'échelle socio-économique plus facilement. Le changement dans le niveau de qualification des immigrants après 1830 s'explique par la suppression de l'obstacle que représentait le coût des moyens de transports. Les émigrants pauvres n'avaient tout simplement pas de quoi payer la traversée avant que la professionnalisation et la rationalisation du transport de passagers dans les années 1830 ne fassent baisser le prix du ticket, au moment où de nombreux gouvernements assouplissaient les lois qui limitaient la liberté de mouvement.

Comme c'est souvent le cas, le succès d'une génération se fit au détriment de la suivante. Les premiers migrants contribuèrent à accélérer le rythme du développement économique et à accroître la prospérité. Ce phénomène eut un double effet : d'une part, il ouvrit la voie à la venue de travailleurs moins qualifiés qui arrivèrent en Amérique après 1830 et plus tard dans les années 1850 ; d'autre part, ce grand nombre d'immigrants fit réduire les salaires, exacerbant le mécontentement des natifs qui